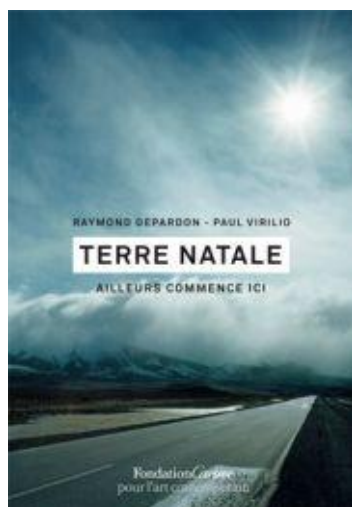


Terre Natale, Ailleurs commence ici (Raymond Depardon - Paul Virilio)

Fondation Cartier, jusqu'au 15 mars 2009.



C'est à l'entrechoc de deux drames planétaires en cours que nous convie cet hiver la Fondation Cartier. **Du côté de la « Terre Natale », le photographe et cinéaste Raymond Depardon filme l'enracinement de populations et de langues qui se meurent. Du côté d'« Ailleurs commence ici », c'est le déracinement que prédit Paul Virilio, philosophe et urbaniste, alors que s'intensifie dans le monde le phénomène migratoire.** Par une technique de l'image et du son saisissante, Paul Virilio et Raymond Depardon entrecroisent pêle-mêle politique et esthétique du drame, philosophie, anthropologie et goût de l'actualité. **Dans cette exposition inclassable, ce mélange riche et détonnant interpelle la géographie à l'articulation entre mobilité et territoire.**

Dans « Terre Natale », Raymond Depardon projette en haute définition sur un très grand écran un documentaire de 33 minutes. Intitulé *Donner la parole*, ce film est l'occasion d'une rencontre avec des populations apparemment immobiles. Différentes personnes porteuses d'une langue rare s'y expriment. Filmées dans leur lieu de vie, elles évoquent leur terre natale avec une force qu'accentuent le travail du son de Claudine Nougaret et la photographie des paysages. **Dans leur discours sur la terre natale plane toujours une menace de mort et de disparition. Raymond Depardon privilégie certains discours de « sans voix ».** D'Amérique latine tout particulièrement : quechua, mapuche, kawéqar, chipaya et gurani. On entend aussi un paysan occitan de Lozère, une bretonne et deux jeunes filles du désert éthiopien de Danakil. Le cinéaste a sorti en octobre le dernier volet de son triptyque documentaire consacré aux paysans français, *La Vie moderne*. Il est toujours ici à la recherche des mondes en cours d'abandon. Sur l'île chilienne de Wellington, à Puerto Eden, une vieille dame représente les kawéqar. C'est une des dernières survivantes de cette ethnie. Sa langue compte aujourd'hui moins d'une centaine de locuteurs. Raymond Depardon la filme de manière frontale et se concentre sur sa parole, avec respect. Lorsqu'elle a fini de parler, il continue à la filmer quelques instants, pour rester à son écoute et en parfaire le portrait. **Des hommes et des femmes disent leur souffrance et leur isolement** : « la situation n'est pas bonne », « nous vivons dans l'oubli ». D'autres légitiment leur présence sur le territoire, comme dans le « chant de la terre » des deux jeunes filles du désert de Danakil : « A tous ceux qui convoitent cette terre, nous clamons que nous en sommes les premiers occupants. » Certains précisent la menace : l'urbanisation pour une jeune mère guarani, ou « vous les

Blancs », destructeurs de la « terre-forêt », pour des Indiens yanomami d'Amazonie. **On pourrait y voir la reproduction d'un discours écologiste attendu, sorte de sanglot de l'homme blanc sur le « poumon vert de la planète ».** Mais l'anthropologue Bruce Albert incite dans le catalogue à ne pas projeter nos catégories. Il montre la complexité de cette notion qu'on traduit par « terre-forêt », sorte de « territoire issu d'une terre déterritorialisée ». **On s'éloigne d'une certaine conception française de l'enracinement, volontiers fixiste et réactionnaire. Voilà qui nous rappelle que l'enracinement dans la « terre natale » ne peut avoir le même sens dans les différentes langues.**

Au présent en tant que passé de Raymond Depardon répond le présent en tant que futur de Paul Virilio. Au drame de la disparition d'un certain enracinement rural répond celui d'un déracinement urbain, et l'explorateur fait place à l'homme de cabinet. Dans « Ailleurs commence ici », la parole est à Paul Virilio. Avec un sens de la formule et une rhétorique hors du commun, il prophétise de manière très cohérente le drame des populations mobiles. Dans la vidéo introductive, il annonce une augmentation sans précédent des migrations. Un milliard de réfugiés d'ici 2040 selon le Haut Commissariat aux Réfugiés, « c'est comme si la Chine partait en voyage ». **Cette mondialisation des flux de « matières vivantes sur Terre : hommes, ressources, nourriture » est pour lui une sorte de « stock exchange » étroitement associé au changement climatique.** Il y voit un bouleversement très **inégalitaire des genres de vie. D'un côté : des « nomades partout chez eux ». De l'autre, « des sédentaires habitant nulle part »**, auxquels le travail de Raymond Depardon fait en quelque sorte écho. C'est sur ces sédentaires « réfugiés d'un tourisme forcé » qu'il insiste avec une série d'écrans. Y sont agencées des archives récentes de la BBC, de la Nasa ou de Reuters, ainsi que des extraits de films : défilent des images de camps de réfugiés, des migrants montent sur un train en marche, d'autres franchissent des *no man's land*. Il est difficile de comprendre le sens de ces images hors de leur contexte. Car ce sont des critères esthétiques qui président à ce ballet graphique : couleur, mouvement, vitesse ou composition de l'image. Pour en savoir plus, il faut passer dans la pièce suivante, qui aborde ces questions de migration à l'échelle du globe.

Le visiteur y est entouré d'un **dispositif circulaire, sorte de géorama** des temps modernes. La sphère terrestre tourne et à chaque révolution laisse place à une carte dynamique du monde sur les migrations ou ses origines. **Très innovante, la cartographie animée est aussi saisissante que didactique.** François Gemenne, en thèse au Centre d'études et de recherches internationales de Sciences Po, y a tout particulièrement collaboré.



Le dispositif circulaire d' « Ailleurs commence ici » Source : Diller Scofidio + Renfro et Mark Hansen, Laura Kurgen et Ben Rubin

Sur ces cartes, on peut notamment apprécier l'importance et la distribution des migrants internationaux, des réfugiés et des déplacés. **Aux flux de migrants répondent les flux monétaires des remises d'épargne. Comme des briques du jeu Tétris, ces devises s'accumulent dans les pays pauvres au son d'une caisse enregistreuse.** Elles représentent, il est vrai, plus de trois fois le montant total de l'aide au développement. **Les effets à venir du changement climatique sont aussi cartographiés, non sans insister sur l'inégale capacité de chacun à y réagir.** La hausse du niveau marin ennoie ainsi un certain nombre de toponymes de villes exposées, mais parmi celles-ci, de nombreuses villes développées finissent par émerger.

Pour Paul Virilio, nous entrons ainsi dans une ère météopolitique, où le pouvoir de ce « qui est dans l'air » (*meteo ôros* en grec) est déterminant : changement climatique mais aussi espionnage instantané par satellite ou avion supersonique. Mais les données que le dispositif décompte avec précision manquent encore cruellement d'exactitude. Même s'il est fait allusion au problème des sources statistiques dans l'exposition, **le dispositif donne l'impression qu'on possède de connaissances très pointues sur les phénomènes de mobilité et de changement climatique. Le manque, l'incertitude et le travail de construction des données constituent pourtant la part peut-être la plus essentielle de l'information dont on dispose aujourd'hui.** Le travail de François Gemenne dans le catalogue apporte un complément bienvenu sur cette question. On peut aussi se distancier de la dramatisation du dispositif. **L'analyse est toujours formulée en termes de risque, forcément intolérable :** une position très particulière qu'Ulrich Beck a précisément réinscrite dans le fonctionnement de nos sociétés contemporaines [1]. Autre effet de dramatisation, la cartographie des densités de population, centrée sur la zone intertropicale. Elle rappelle **les discours alarmistes des années 1970 sur la « bombe urbaine »** des pays en développement, aujourd'hui fortement tempérés par l'achèvement progressif de la transition urbaine. De

même, la fameuse limite tracée entre un « Nord » développé et un « Sud » en développement est moins nette aujourd'hui avec l'affirmation des pays émergents. Mais **c'est la négativité de ces migrations qui fait le plus débat**. Les courbes pixellisées de migrants sont tour à tour des feux d'artifices, des trajectoires balistiques, des effusions de magma ou des nuages de moustiques. Ce graphisme très esthétisant mécanise et naturalise les flux d'hommes et de femmes. Mais ces migrations si diverses ne sont-elles pas parfois vécues de manière positive ? Outre le rôle des remises d'épargne pour les pays pauvres, les études récentes sur les migrations internationales insistent aussi sur la créativité des migrants. On valorise la construction de circulations migratoires qui ne se réduisent pas à une trajectoire d'impact, d'un point A à un point B. **Si l'on prend au sérieux les formules de Paul Virilio selon lesquelles « nous sommes devenus un pur trajet », si « la circulation est habitable », ces migrations ne peuvent-elles pas aussi construire nos territoires ?**

On doit à Raymond Depardon et Paul Virilio, de manière très complémentaire, une expérience spectaculaire et singulière de l'enracinement et du déracinement, du territoire et de la mobilité. L'exposition se visite rapidement et frappe l'imagination. Elle vaut le détour et mérite de susciter le débat.

Compte rendu : Jean-Baptiste Fretigny, élève à l'ENS

[1] Ulrich Beck, 2001, *La société du risque. Sur la voie d'une autre modernité*, Aubier, 521 p.

Pour en savoir plus :

fondation.cartier.com : un riche programme événementiel est associé à l'exposition, avec des conférences animées par Paul Virilio et François Gemenne, en collaboration avec Sciences Po ainsi que des spectacles et des concerts.

Le catalogue de l'exposition : textes collectifs inédits et photographies de Raymond Depardon, *Terre Natale, Ailleurs commence ici*, Fondation Cartier, 308 p., 40 euros.

Donner la parole : Scripts des entretiens du documentaire *Terre Natale* en langue originale, anglais et français, accompagnés de 100 polaroids couleur, Raymond Depardon, Fondation Cartier/Steidl, 168 p., 20 euros.

Le tour du monde en 14 jours, 7 escales, 1 visa : 75 photographies noir et blanc du voyage circumterrestre de Raymond Depardon, Seuil, coll. Points, 128 p., 8 euros.

La Vie moderne, film de Raymond Depardon, 88 min., Prix Louis Delluc 2008.

Le dernier ouvrage théorique de Paul Virilio : *L'Université du désastre*, Galilée, 149 p., 25 euros.

Paul Virilio, *Penser la vitesse*, documentaire diffusé sur Arte le 3 février 2009 à 20 h 45.

Fondation Cartier pour l'art contemporain (261, bd Raspail, Paris, 14^e, M^o Raspail), 21 novembre 2008 - 15 mars 2009, du mardi au dimanche de 11 h à 20 h, le mardi jusqu'à 22 h.